# Correspondance : lettre du Zambèze de M. D. Jeanmairet

Autor(en): **Jeanmairet, D.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **9 (1888)**

Heft 12

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-133379

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

le succès du protectorat français. Il la voit dans le fait que les nations de l'Europe ont franchement accepté la situation créée à Tunis, et que leurs agents, au lieu de créer des obstacles et des difficultés à l'administration, ont cordialement fait leur possible pour lui faciliter sa tâche, dans le sentiment que les intérêts des indigènes, des Français et des étrangers, réclament la prospérité et le développement constants du pays. La France, dit-il, s'est montrée une protectrice bienfaisante de la Régence; les États de l'Europe lui ont montré comment doit être traitée une grande nation qui entreprend la tâche difficile de régénérer un pays à demi barbare.

---

## CORRESPONDANCE

### Lettre du Zambèze de M. D. Jeanmairet.

Seshéké, 20 juillet 1888.

Nous attendons prochainement une occasion pour la poste et me voici à ma table à écrire. Tout d'abord, mes plus vifs remerciements pour votre lettre de décembre dernier et pour l'*Afrique Explorée et Civilisée*. Nous sommes bien tristes en pensant aux nouvelles qui ont dû vous parvenir tout dernièrement et surtout aux pauvres parents qu'elles ont plongés dans le deuil. Aujourd'hui, j'ai encore à vous annoncer la mort de la chère petite Marguerite Jalla.

Beaucoup de choses se sont passées depuis ces deux événements, mais, hélas! le temps n'effacera pas la douleur dans les cœurs affligés. Pour le moment, nous sommes gardes-malades, ayant le capitaine et Mrs. Thomas, tous deux malades de la fièvre. C'est par eux que nous est arrivée notre dernière poste. Leur compagnie se compose de M. le capitaine Reid, une ancienne connaissance, le boute-en-train de cette partie de plaisir, et de trois autres messieurs. A part nos invalides, tous nous ont quittés pour passer un mois dans le Velt. M. et M^me^ Thomas les rejoindront plus tard. Malgré les ordres du roi, les chefs de Seshéké ont été difficiles à satisfaire et mon intervention a été nécessaire.

Le 26 juin, nos guerriers nous sont revenus tout désireux de nous revoir et d'apprendre. Le 28 juin, nous avons enfin fondé l'école tant désirée. N'allez pas croire que ce soit quelque chose de grand; non ce n'est qu'un petit commencement. Toutefois, je crois qu'il y a un vrai réveil de l'intérêt pour l'instruction chez quelques-uns et c'est un progrès que je signale avec beaucoup de plaisir. Les vols aussi sont moins fréquents et sans effraction; la justice même paraît avoir un peu repris ses droits. C'est donc une note encourageante que celle d'aujourd'hui; ce qui n'empêche pas que nous n'ayons été vivement peinés de la cupidité manifestée à l'égard de nos visiteurs. Il est regrettable que Kaboukou ne soit pas de bonne composition; il est pointilleux, jaloux et peu doué. Il nous arrive même de

nous demander s'il a toujours tout son bon sens; naturellement notre œuvre souffre de cet état de choses.

Du reste, il est bien difficile de comprendre nos natifs. Les découvertes que nous faisons ne sont pas réjouissantes; il faut bien le reconnaître, la première impression que l'on reçoit des nègres est trop favorable; le danger des missionnaires est de les juger trop sévèrement. Pour être juste envers eux, il faudrait d'abord se rendre bien compte de la valeur des mots qu'ils emploient, si tant est qu'un peuple puisse être jugé par sa langue. En effet, les Ba-Rotsé, qui font si peu de cas de la vie de leurs semblables, sont très polis et respectueux dans leur langage. La forme *tu* est peu usitée chez eux, c'est une importation des Ma-Kololo; ils ne l'emploient guère qu'avec nous qui l'avons apprise au Le-Souto et qui en faisons usage.

Un enfant dira en parlant de son père : Bo ntate (mes pères ou mes parents); en parlant de sa mère : Bo me (mes mères) et ainsi de suite. Leur politesse est poussée même jusqu'au ridicule : constamment les enfants s'interpellent en se donnant le nom de père et de mère. Une mère appelle son enfant (un bout d'homme pas plus haut qu'une botte), son père; si c'est une fillette, sa mère. Je ne vous donne que les exemples les plus frappants pour vous montrer que la traduction littérale du se-souto en français vous induit en erreur. En ce qui me concerne, je suis persuadé que la non-équivalence des mots dans les deux langues est pour beaucoup dans l'idée erronée qu'on a en Europe des tribus noires. Rien ne paraît plus touchant que d'entendre appeler les missionnaires : mon père, ma mère, expressions qui équivalent à peine à monsieur et madame, sans coup de chapeau.

Maintenant, je reviens aux événements qui ont suivi nos dernières nouvelles.

Après le départ des guerriers de Seshéké, les quelques vieux chefs chargés de garder le village me demandèrent de pouvoir s'établir sur la station sous des abris temporaires. Plus tard, ils commencèrent à rebâtir un nouveau village qui ne fait presque qu'un avec la station, non selon notre désir, mais parce que les gens trouvent plus de sécurité à s'établir à côté de nous. Aujourd'hui, le village s'augmente chaque jour de nouvelles huttes et le nombre de ses habitants est déjà considérable. Cette affluence de gens a valu de bonnes assemblées à nos deux cultes du dimanche où les femmes sont en minorité mais cependant en bon nombre déjà. Ces dernières ont aussi leur part d'instruction, pendant la semaine, sous les soins de M^me^ Jalla, et le dimanche sous ceux de ma femme. Tous ainsi, nous prenons part à l'école, à l'exception de notre invalide Ma-Bethuele. Hélas! souvent le nombre des maîtres dépasse celui des élèves; mais que deux ou trois y prennent un vrai intérêt, ils finiront par le communiquer aux autres, et nous ne méprisons pas notre tâche, quelque humble qu'elle soit. Quelles écoles auriez-vous en Europe, si l'utilité de l'instruction ne sautait pas aux yeux de tous et qu'elle ne fût une nécessité sociale? Ici rien de semblable, aussi devons-nous prendre patience et demander à Dieu de créer dans les cœurs le besoin d'apprendre, tandis qu'en Europe il est imposé par la force des choses. Kaboukou ira bientôt à la Vallée, avec nos vieux chefs, pour procéder à l'élection aux cinq postes vacants

à Seshéké : de Tahalima, Nalishua, Katukura, Oamorongoe et Koloa. Le roi a donné des ordres pour que plusieurs chefs vivant habituellement à la campagne eussent leur résidence ici, de telle manière que Seshéké soit capable de résister à un coup de main. Pour le moment, les partisans de Morantsiane sont dispersés; lui-même s'est séparé de Oamorongoe, son ancien élu; mais il n'a pu être atteint par les gens de Seshéké qui, de guerre lasse, ont cessé de le poursuivre. Le vrai danger est du côté des Ma-Tébélé, qui, au dire, de M. Westbeech préparent une incursion dans ce pays, ou du côté de Moremi (au lac Ngami).

16 août 1888. Hier nous est arrivé M. F. C. Selous qui nous a quittés aujourd'hui pour la Vallée. Il a failli périr chez les Ma-Choukouloumbé, et voici comment : Arrivé, fin avril ou mai, à Panda-Matenka, il apprit le départ de Lewanika pour la guerre et se dirigea sur Wankie, en aval des Chutes Victoria. Son plan était de descendre le Zambèze jusqu'à son confluent avec la Kafoué, puis de remonter cette dernière rivière et d'atteindre ainsi le pays des Garenganzé où était M. Arnot. Les tribus des bords du fleuve s'étant montrées peu hospitalières, il dut renoncer à son projet et se diriger du côté des Ba-Toka et des Ma-Choukouloumbé. Arrivé à une certaine ville, il rencontra des gens armés de Séthuala (Morantsiane), qui voulurent lui faire rebrousser chemin et exigèrent tout au moins des présents pour leur chef, en prédisant à M. Selous un désastre de la part des Ma-Choukouloumbé. L'explorateur poursuivit son chemin, atteignit et passa la Kafoué au bout de deux jours et fut bien reçu par un chef Ma-Choukouloumbé, dont la ville s'appelle Maninga; elle se trouve sur la Kafoué même. Pressé par ses hôtes, M. Selous passa là la journée du lendemain et tua trois antilopes qu'il donna aux maîtres du village; puis il s'assura d'un guide, en la personne du fils du chef, pour poursuivre son voyage le lendemain. Tout allait bien; à 9 heures du soir, M. Selous était sous ses couvertures, quand il vit s'approcher de son camp, rampant dans l'herbe, un homme, qui venait lui annoncer que toutes les femmes avaient quitté le village. Suspectant quelque mauvaise intention, le voyageur s'habilla, fit lever ses gens et éteindre les feux. Pendant qu'il cherchait quelques cartouches, une volée de coups de fusils et une pluie d'assagaies faillirent lui faire perdre la vie. Il se réfugia dans l'herbe et erra ainsi toute la nuit cherchant à retrouver ceux de ses gens qui avaient survécu. Ses efforts furent infructueux; il se trouva seul avec son fusil et quatre cartouches, loin de tout secours humain. Il eut d'abord à traverser à la nage la Kafoué et à passer par plusieurs villages Ma-Choukouloumbé.

Exténué de fatigue, de froid et de soif, il s'arrêta la nuit suivante dans un petit village, où, pendant qu'il parlait ou essayait de parler avec les indigènes, son fusil lui fut enlevé; il fut mis en joue et dut de nouveau chercher son salut dans les hautes herbes. Privé ainsi de tout moyen de tuer du gibier, il atteignit une ville où il avait été bien reçu, chez les Ba-Toka, et où il espérait que ses gens le rejoindraient. Là, il fut poliment éconduit, de peur de représailles. Se rappelant à peu près la direction de la retraite de Morantsiane dans les montagnes, il dirigea ses pas de ce côté et atteignit enfin un village où l'on consentit à lui mon-

trer sa route. Arrivé chez Sethuala, il reçut quelque nourriture et demanda à ce chef de faire chercher son fusil volé la veille. Morantsiane y consentit, mais ses messagers échouèrent dans leur tentative et rapportèrent la nouvelle que les Ma-Choukouloumbé poursuivaient M. Selous. Sethuala s'excusa de ne pouvoir laisser son visiteur passer la nuit dans son village, et l'envoya à quelque distance lui promettant une visite et des guides. Voyant que Sethuala ne tenait pas sa promesse, M. Selous retourna vers lui et lui dit que si son désir était de le tuer, il le fît dans son propre village. Sur les promesses du chef, M. Selous retourna à son gîte et le lendemain reçut la visite et les porteurs promis qui ne l'accompagnèrent que pendant deux jours, jusqu'à un village nommé Shôma où il put se procurer d'autres guides pour Panda-Matenka. Ce ne fut que quatorze jours après l'événement qu'il rencontra ceux de ses gens qui avaient échappé au désastre; ils lui apprirent que les assaillants étaient les propres gens de Sethuala, aidés des Ma-Choukouloumbé, car les premiers seuls ont des fusils et parlent le se-kololo dont ils se servirent pour ordonner aux assaillants de veiller sur le butin.

Vous trouverez le récit complet de cette histoire dans *The Field* de Londres. M. Selous m'a autorisé à vous raconter ce qui précède. D. Jeanmairet.

---

## BIBLIOGRAPHIE [1]

*Hermann Wissmann, Ludwig Wolf, Curt von François, Hans Müller.* Im Innern Afrikas. Die Erforschung des Kassaï während der Jahre 1883, 1884 und 1885. Leipzig (F.-A. Brockhaus), 1888, gr. in-8°, 457 s., 100 Abbildungen und 3 Karten, fr. 22.50. — L'importante exploration dont le récit remplit ce livre a déjà été décrite dans ses grands traits par notre journal à mesure qu'elle s'accomplissait ; nous ne voulons par conséquent pas entrer dans de longs commentaires à propos de ce voyage. Il a été exécuté par quatre officiers de l'armée allemande, qui se trouvaient, dans cette circonstance, au service du roi des Belges. Au départ, le nombre des Européens de l'expédition était de huit : MM. le lieutenant Wissmann, le médecin major Wolf, le capitaine von François, les lieutenants Hans et Franz Müller, les armuriers Meyer et Schneider et le charpentier de marine Bugslag. MM. Franz Müller et Meyer moururent avant le commencement de l'exploration du Kassaï. Bugslag fut laissé à Loulouabourg pour diriger la station, de sorte que cinq Européens seulement terminèrent le voyage.

Ils avaient abordé le continent africain à Saint-Paul de Loanda ; de

[1] On peut se procurer à la librairie H. Georg, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée.*